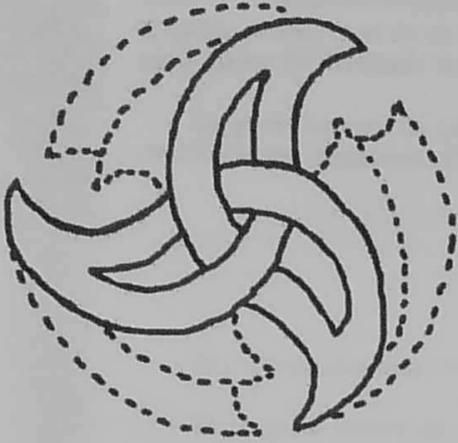
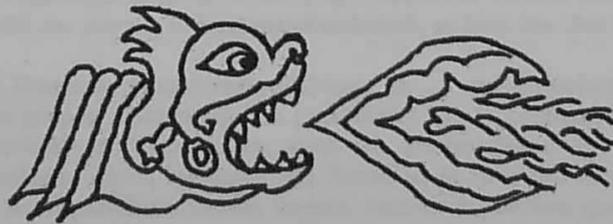
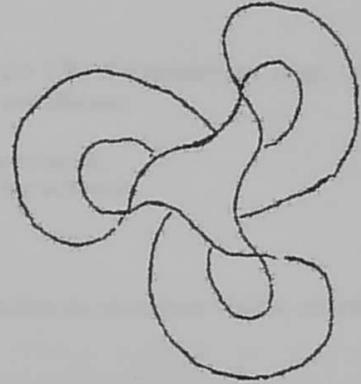


LA RELIGION DES CELTES

LE DRUIDISME



UNE TRADITION AUX SOURCES
DE L'ÉCOSSISME
ET DES GRANDES PIIATIONS INITIATIQUES



D'une découverte

La religion des anciens Celtes est auréolée de mystère. De fait, la prééminence des études gréco-latines a conduit à l'éclipse de l'antiquité celtique qui, cependant a une importance historique pour le moins aussi grande et un rapport consolaire infiniment plus direct, avec la société européenne moderne axée sur son ancien domaine.

Le public ne connaît guère des anciens Celtes que la phrase lapidaire stupide des vieux manuels d'Histoire : *Nos ancêtres étaient les Gaulois, ils avaient les yeux bleus ...* La religion, et de manière générale, les faits sociaux des anciens Celtes, sont cependant connus avec précision, des spécialistes. Il n'en demeure pas moins que la religion celtique, le druidisme, constitue une vaste question, neuve et riche de découvertes passionnantes. En ce qu'il a enfanté le *Barddas*, le druidisme a donné sa métaphysique naturaliste à l'alchimie médiévale. Au travers du *Roman Breton* et de la *Table Ronde*, il a enfanté des chevaliers écossais, dont se réclamaient le chevalier de Ramsay et les pères de l'Écossisme (n.d.l.r. le Rite écossais est l'un des grandes subdivisions de la franc-maçonnerie, française notamment).

Son importance est capitale en tant que source historique de la philosophie initiatique. C'est également et c'est le corollaire de cela, une vaste voie d'urbanisme, d'esthétique et de civilisation. Notons au passage qu'au travers de l'École argentréenne de Droit, il a engendré directement le Droit International moderne après avoir été la plus constante des traditions de liberté, d'égalité des sexes et en un mot de démocratie totale, déchaînant la vindicte des césars romains et la répression sanglante du pape Adrien IV mandant l'invasion de l'Irlande.

Le poète Leconte de Lisle, dans ses fulgurants *Poèmes barbares*, décrivant le sac et le massacre de Mona, la Mecque du druidisme, par les cohortes d'Agricola, a ces phrases que je me plais à citer car elles procèdent d'une inspiration profonde :

**Les dieux Kymris du fond de la nuit accourus,
Abordaient l'île sainte immuable sur l'onde
Mona la vénérée, Autel central du Monde.**

...

Et il s'écrie plus loin : **Voici Mona, voici l'enceinte du Monde !**

Et le poète inspiré de retrouver sur le site de ce qui n'est plus que l'île d'Anglesey au large de Bangor, berceau du pélagianisme, l'illumination des doctrines oubliées, en une formule quasi bouddhique :

**Hors moi l'Avank qui suis impérissable,
Les heureux sont couchés dans l'éternel oubli.**

Cet oubli est bien proche du Nirvana.

C'est avec le poète encore que nous assistons nostalgique à la destruction du sacerdoce visible, ouvrant dès lors la voie des sociétés secrètes qu'il fécondera :

**Gwidon m'a dit, du fond de la mer éternelle :
– Pour le sixième soir de la lune nouvelle
Debout huheldeda ! Les temps sont révolus,
Vierge, et le Monde impur ne nous reverra plus,
Après que dans Mona, Vénérable aux dieux même
Auront monté les cris de morts et de blasphèmes.**



En l'état actuel des acquisitions des chercheurs, il est certainement possible de déterminer avec un minimum de certitude ce qu'a été le système religieux et la spéculation métaphysique des anciens Celtes – il faut néanmoins être prudent. D'ores et déjà, l'on peut, dans l'attente des travaux universitaires définitifs, se faire une idée très précise du druidisme.

Les travaux de Dumézil, *Jupiter-Mars-Quirinus* etc. ... ont formellement confirmé l'existence d'un panthéon tripartite, unique pour tous les peuples indo-européens ; autrement dit, la communauté des peuples qui envahit l'espace géographique compris entre l'Atlantique et l'Hindoustan, avait les mêmes dieux, les mêmes thèmes mythologiques, partant, la même symbolisation de l'univers. Alors, le Jupiter des Romains, le Zeus des Grecs, les Mitra-Varuna des Hindous, sont un seul et même dieu ; seules les appellations locales varient. Faut-il en conclure que tous les peuples indo-européens avaient la même religion ? Oui et non : Oui, parce que les panthéons constituent une pédagogie de la métaphysique et de la cosmogonie ; ils fixent nombre d'explication de l'Univers pour lesquels ils fournissent un schéma, un symbole.

– La fonction essentielle des religions n'est-elle pas, en définitive, d'expliquer l'Univers ? – Or la mythologie était semblable dans tout le monde indo-européen. Je répondrai partiellement non, car Grecs, Romains et d'autres peuples encore, altérèrent leur panthéon au contact d'autres religions, puis, sur le thème originel commun, chacun médita et évolua selon son génie propre dans les conclusions qu'il en tira, donnant ainsi naissance à des traditions particulières.

L'on se fait une idée de la manière dont les Celtes firent évoluer leur pensée religieuse, en examinant leur littérature mythologique. A ce titre, l'Irlande avec le cycle de Leinster, et plus précisément le *Leabhar na Gabhala* ("Livre des Conquêtes"), nous a transmis un énorme monument. Il y a également les *Triades galloises* du *Livre noir de Caermarten* et celles du *Livre rouge d'Ergrest*. Il y a enfin le *Roman breton* (*Cycle du Graal*, *Cycle arthurien*, etc. ...) de réputation universelle. Pélage alias Morgan et Jean Scot Érigène, dans la mesure où leurs propositions se recouvrent avec des thèmes mythologiques, attestent de l'évolution suivie. En outre, lorsqu'on a déterminé un élément, une donnée de la pensée druidique, il est toujours

possible de la comparer avec cet autre rameau très pur du monde européen que constituent l'hindouisme et plus précisément le védisme, qui facilitera toujours la compréhension et l'intelligence.



Druidisme et christianisme

Est-il exact, comme cela a été souvent écrit, de dire que le druidisme se rapprochait du christianisme ? Un tel rapprochement est gratuit. Les études et écrits concluant ainsi ont un dénominateur commun : ils perdent totalement de vue que le druidisme, qui procède de l'européanisme comme nous venons de le voir, avait pour proposition principale et essentielle le concept de la divinité immanente. Autrement dit, Dieu et la Création n'y font qu'un, alors que le christianisme, à l'instar de toutes les religions sémitiques, dont il est en principe issu, conçoit la divinité comme une personnalité nettement détachée de la création – Dieu est un monsieur qui a accompli un chef-d'œuvre et le contemple avec l'amour de l'artiste – : c'est le concept de la divinité transcendante. En fait, cette différence est un jeu de mots ; pour le vieil Aryen l'essence divine s'est ordonnée à un moment de l'histoire en la forme que nous savons et qui est purement et simplement notre univers créé, alors que pour le chrétien, Dieu a fait surgir là la création du néant. Il serait possible de répliquer à la définition chrétienne monothéiste, que la création est dès cet instant faite de la volonté, partant, que l'univers et Dieu ne font qu'un, substance et nature unique, la volonté étant une portion de la personne. Néanmoins, les chrétiens qui affirment une telle chose sont toujours condamnés pour hérésie. Cette prétendue identité du christianisme et du druidisme est absolument illusoire. Néanmoins, au delà des formulations divergentes, il est certain que le christianisme et le druidisme n'étaient pas en totale contradiction, loin de là, et ce pour trois raisons.

Quelles étaient ces raisons ?

La première est une cause générale : La fonction religieuse de l'homme est universelle et elle est unique ; c'est une loi psychologique doublée d'une fonction sociale, partant, un fait naturel soumis comme tel à des lois naturelles invariables en tous lieux et dans tous les temps, selon la définition comtienne.

Deuxièmement, à partir de doctrines absolument dissemblables, les druides parvenaient à des conclusions identiques à nombre de conclusions chrétiennes. En dernier lieu, nous y reviendrons, l'européanisme ne conçoit pas de vérités absolues qui puissent éliminer des thèses fausses. Il eut été aussi inconcevable à un druide antique qu'à un brahmane hindou moderne, de dire que le christianisme était une "religion fausse" parce qu'en contradiction avec la sienne. Cette impossibilité ouvre d'ailleurs la voie à l'idée de "religion unique" au travers des universités de cultes, préoccupation qui fut celle de Voltaire et de Hegel : Une nouvelle école est une fleur nouvelle dans le jardin de Brahma disent les écritures indiennes.

Quel était alors l'objet essentiel de cette religion des druides ?

La religion des druides était un naturisme et cela est compréhensible ; la divinité immanente n'est rien d'autre que la nature tout entière à elle seule. Dieu, hommes, animaux, objets, etc. ... ne sont que des fractions de la nature.

Amergein, l'homme par excellence, terrasse les dieux en leur opposant la nature-mère dans le *Cycle de Leinster*.

L'objet de prédilection du druidisme sera donc dès lors l'objet qui constitue la plus haute somme de perfection, et, pourrait-on dire, d'intensité de vie de la nature. Cet objet, c'est l'homme. Nous nous trouvons en présence de la grande préoccupation hindouiste et bouddhiste : le problème du SOI : Le Soi, la personnalité humaine, équivaut à l'univers ; et quiconque comprend ce qu'est le Soi, possède par hypothèse la clef de l'univers.

L'homme

Une telle doctrine avait des conséquences énormes.

Par sa science qui est dès lors la "science universelle", Amergein qui est l'homme par excellence, soumet les dieux qui symbolisent et définissent les forces de la nature, tant par leurs personnalités que par les schémas mythologiques qui les unissent (tripartition, etc. ...).

L'homme se divinise et devient un objet d'amour, non pas unique, car la nature tout entière doit être aimée, mais objet de la plus haute prédilection. Voici une grande coïncidence avec le christianisme :

Le druide proclamait, lui aussi : Aimez-vous les uns les autres. Les raisons en diffèrent : Pour le chrétien, il faut aimer son prochain parce que ce "prochain" est un frère fait à l'image de Dieu et que si l'on n'aime pas son image, l'on n'aime pas Dieu

lui-même. Sachant cela la vieille triade citée en grec par Diogène Laërce et que nous a retransmise le *Livre noir de Caermarten*, prend une signification lumineuse :

**Honorer les dieux
Ne faire aucun mal
Avoir de la bravoure**

- Il faut honorer le dieux parce qu'ils sont la figuration des lois et de l'ordonnance même de la nature.
- Il ne faut faire aucun mal, c'est là un commandement d'amour de frère humain et même de la chose animale ou matérielle, c'est un impératif d'harmonie.
- Avoir de la bravoure, que le rédacteur gallois interprétera par agir justement à l'égard de tout vivant, c'est une loi d'harmonie naturelle ; nous reviendrons sur ce point.

Péché originel

Dans cette perspective, que devient le péché originel de l'homme ? L'homme est-il considéré comme étant bon de nature, puisqu'il s'identifie à Dieu ? L'on rejoindrait alors Jean-Jacques Rousseau et les encyclopédistes français ?

Bien des historiens ont pensé que le druidisme excluait l'idée de péché originel. Il y a à cela un argument de poids : le pélagianisme, qui est réputé comme étant la condamnation du péché originel. Cet argument est à écarter :

- 1) puisque l'on connaît mal le pélagianisme ;
- 2) autant que l'on puisse savoir, le pélagianisme n'écartait pas totalement l'idée de péché originel, il ne faisait qu'on modifier le concept. Il importe de préciser que le pélagianisme est une doctrine morale et métaphasique professée par un moine né à Bangor (Nord du Pays de Galles) en 354 de notre ère. Bangor, situé à quelques brasses d'eau de Mona, l'île sacrée des Celtes, au temps du druidisme – véritable Vatican ou Mecque des druides – était de ce fait un foyer de tradition celtique archaïque. Ce moine dont le nom breton de Morgan fut traduit par les pédants en *Pélage* (en grec "l'homme de la mer"), fut condamné par Rome sous l'accusation de réfuter le péché originel et la nécessité de la grâce divine pour l'homme principalement, d'affirmer la liberté métaphysique absolue de l'homme, dès 410. Tous les historiens ecclésiastiques, notamment Chevallier (tome III), le donnent comme ayant été le détenteur de traditions locales anciennes.

Certes, dire que l'homme est fait de la substance même de Dieu, revient à dire qu'il est bon par nature. Dire le contraire équivaldrait à dire que Dieu n'est pas bon. Cependant, les monuments de la littérature celtique nous montrent l'homme naissant dans les *gouffres d'Annwn* (triades galloises) et devant, de son propre effort, se rapprocher de la divinité pure, on franchissant des stades ou cercles successifs, au prix d'efforts : et de calvaires. Morgan-Pélage, qualifié de stoïcien, recommandait la discipline la plus dure pour s'élever. Si le besoin de se relever fut si constant, il procédait nécessairement de la conscience d'une chute.

Dès que la question de définir cette chute se pose, nous pénétrons dans le domaine de la conjecture. *Le Roman breton* présente la Bretagne accablée par un enchantement que lèvera le Galaad très pur. L'on aurait facilement l'impression d'être dans un ordre d'idées magiques. Mais l'enchantement est attribué à la faute du désordre, la disharmonie des hommes.

En nous reportant à l'hindouisme nous trouvons une réponse possible à cette question. Cette réponse possible n'est, bien entendu, qu'une hypothèse, il se peut que l'explication druidique ait été tout autre ; néanmoins, à la réflexion, nulle autre réponse n'apparaît. Peut-être que les recherches exégétiques nous mettront sur une toute autre voie. Rien, en tout cas, de connu dans la littérature celtique ne me semble venir infirmer une telle hypothèse : dès l'instant que l'unité originelle fait place à la multiplicité, l'harmonie fait place à la disharmonie, l'amour à la haine. Les choses créées n'existent que par rapport les unes aux autres, par opposition entre elles. Elles ne peuvent subsister le plus souvent qu'en s'entre détruisant et se haïssant (loi du biologique, etc. ...). Cette disharmonie s'identifie au mal et à la mort. Dès lors, ce péché originel qu'est la disharmonie, inhérente au fait même d'exister, devra être "dépassé" par une progression incessante vers l'état d'unité et d'harmonie identifiée ⁽¹²⁾ au Cercle de Ceugant, qui est réputé inaccessible, mais devant être poursuivi sans cesse.

En quoi consiste ce cercle de Ceugant ?

Il semble qu'il s'agisse là d'une portion restée inemployée de la Nature originelle unique, partant, ayant subsisté en état d'harmonie. C'est donc l'étalon universel unique, comparable à l'état de nature de l'hypothèse rousseauiste, c'est le stade de perfection et d'harmonie vers lequel tendra l'effort de l'homme. Toutefois l'homme n'est pas issu de cette portion de la Nature. Il se retrouvera dans le Cercle de Gwened ; il ne peut voir retour là où il n'y a pas eu départ. C'est cette image du Cercle de Ceugant, entité de la nature divine, qui échappe à la création réalisée, qui a pu créer confusion et évoquer les religions transcendantales.

⁽¹²⁾ ... par le rédacteur gallois ...

Morale

La morale druidique était très rigoureuse. En ce qu'elle avait pour objectif d'amener l'homme à marcher lui-même et sans aide ou grâce supérieure, vers l'état de perfection des origines, c'était lui imposer un héroïsme redoutable : Il ne devait compter que sur son génie pour venir à bout de l'histoire qu'il lui fallait remonter à contre-courant en direction du stade premier – L'état de divinité parfaite, avoué inaccessible. Le martyre de la souffrance s'inscrivait dans les moyens d'élévation de l'homme (thème de Nuada).

Cependant, la morale druidique était tout le contraire d'un puritanisme ; elle excluait les interdits. Il y a ici une rencontre avec l'admirable juif hollandais Spinoza et les sociologues modernes. La nature intrinsèque de l'homme est bonne, donc tout élan de la nature est bon, tout ce qui procède d'une loi naturelle est excellent ; puisque la Nature et Dieu ne font qu'un. Le moraliste et le législateur feront le partage entre ce qui est le fait de la nature pure et le résultat de la disharmonie, en tenant compte du fait que la disharmonie qui équivaut au mal, est la condition, le prix de la vie présente. Ils s'interdiront de condamner aucun élan naturel, car cet élan c'est la volonté dont Dun Scot affirmait la primauté sur l'intelligence, et la primauté de valeur de cette volonté trouve son explication dans l'analyse de Jean Scot Érigène, qui voyait une "théophanie", une expression absolue de la divinité dans l'expression spontanée de l'homme ; c'est la source même de la loi. Ne condamnant en aucun cas ce qui se manifeste spontanément chez l'homme, le législateur n'aura d'autre préoccupation que d'orienter, de cultiver ses élans, pour en faire les moteurs de sa progression. Il protégera l'homme lui-même et le corps social contre les errements qui résultent de la disharmonie, mais toute idée de faute et partant, du châtement, sera exclue. Cette conception est la base manifeste de tout droit celtique, c'est la raison de ce bel objectivisme de la *Coutume de Bretagne*, préfigurant aux idées modernes du docteur Lombroso, qui fit l'admiration de Marcel Planiol (Cf. *L'Esprit de la Coutume de Bretagne*).

Il faut donc répondre à cette question que la morale druidique était un amour de l'homme et une culture de ses élans qui s'interdisait de contrarier quoi que ce soit dans sa nature à peine de sacrilège.

Une différence de conception avec la morale chrétienne, qui multiplie les interdits d'origine céleste, se manifeste ici, encore qu'il importe de rappeler que la plupart des interdits chrétiens ne soit que relatifs et très tardifs. Certains, en matière sexuelle, notamment, procèdent de répulsion humaine et l'Église n'a que rarement engagé son autorité – songeons à l'interdiction du divorce, qui ne date que du XI^{ème} siècle – par exemple. Le peuple chrétien condamne les fiancés vivant maritalement ; alors que l'église prenant à la lettre le commandement de Dieu, béni rétrospectivement leur mariage et même le code canonique de 1917 licite le concubinage entrepris avec l'intention de mariage régulier, dans tous les cas où il est impossible de recourir à un prêtre. Il est néanmoins vrai que les religions sémitiques ont l'interdiction facile et que les docteurs de ces religions sont enclins à interpréter très largement ces interdictions. En outre, la fameuse idée de culpabilité et de "péché" que le christianisme inculque à l'homme, engendre un doute sur les comportements de l'homme et facilite singulièrement le puritanisme.

Critères de morale celtique

Lorsque le *Livre Noir de Caermarten* fixe pour idéal :

**L'harmonie avec la morale naturelle,
L'harmonie avec les facultés supérieures de l'Humanité,
L'harmonie avec ce qui peut subsister pour jamais dans le Cercle de Gwenved,**

il nous livre les clefs de tout un système moral et ses objectifs, de toute évidence. La loi druidique fondamentale est celle de l'harmonie avec tout ce qui vit et compose la nature créée, dans le temps et dans l'espace.

Cette première proposition pourrait conduire au quiétisme ou à la contemplation bestiale, tout au moins la recherche utopique d'un "état de Nature", comme au XVIII^{ème} siècle. Le deuxième terme intègre au plan métaphysique et religieux tous les acquis de la science humaine. D'ailleurs, le mythe d'Amergein ne fixe-t-il pas l'histoire de l'univers comme un triomphe progressif du genre humain ? L'écueil de l'état de nature utopique des Encyclopédistes se trouve donc écarté. Le troisième terme plus spécifiquement spéculatif envisage le stade d'harmonie parfaite qu'atteint la portion de substance divine première qui a été mise en œuvre pour devenir notre être, en l'état où elle se trouvera au delà du terme de l'histoire, alors même que le grand cycle de retour de l'harmonie primitive sera achevé. C'est là un critère historique de valeur évidemment difficilement praticable qui tend à faire le partage entre les actes qui participent au mouvement de l'histoire et les actes vains et stériles qui en sont exclus.

Les sources du droit positif celtique et de l'école argentréenne, partant, du droit international moderne, sont intégralement résumées par cette Triade :

Ce qu'un homme défend à autrui,

Ce qu'il cherche chez autrui,
Ce qui est compatible avec le cercle de Gwenved.

Nous sommes donc on face d'un droit empiriste qui pratique l'équité : S'efforcer de faire régner tant bien que mal l'harmonie qui est l'idéal universel. La *Très ancienne Coutume de Bretagne* n'a pas d'autre souci, depuis le préambule jusqu'au dernier chapitre. Cette équité devra se pratiquer dans la perspective de l'amour de l'homme, et les rédacteurs de la *Coutume de Bretagne*, comme ceux du *Senchus Mór* irlandais, répèteront inlassablement qu'il faut aimer le justiciable et l'administré. Les multiples formes d'aimer, dans leur contexte social et affectif, apparaissent comme moteurs du retour à l'harmonie première. Elles arrachent l'homme à l'isolement et l'individualisation consécutifs à la disharmonie, tendent à l'unité, parce qu'ils constituent la théophanie, l'élan spontané où, selon Jean Scot, l'homme exprime sa nature divine.

La morale, celtique reposait sur l'amour et la recherche de l'harmonie perdue. Comment l'homme se situait-il dans l'univers ? Sa place en tant que parcelle et condensé de Dieu, était nécessairement grande dans l'échelle des valeurs de la cité et de l'univers.

C'est la place de Dieu lui-même (au sens chrétien), sans aucun doute, puisqu'il s'affirme le Dieu unique. La liberté est donc la règle absolue sans autres limites que celles que nécessite la conservation de l'espèce et la contingence.

S'il veut échapper à l'individualisation totale génératrice de la disharmonie mère de la souffrance et de la mort après l'éclatement de l'unité première, l'homme doit accepter une loi d'effort. L'homme n'est de fait conçu que comme étant libre de choisir entre la vie et la mort éternelle, pour reprendre une terminologie chrétienne.

En quoi consistait la vie éternelle dans le druidisme ?

La croyance en la vie éternelle chez les Celtes, donc chez les Gaulois, pose une question difficile. C'est de la vie tout court qu'il faut parler, car il n'y a pas de vies de plusieurs natures pour l'européaniste en général et le druide en particulier. La vie est un fait unique, même s'il apparaît multiforme. Il est utile de citer à cet égard le chant de Tuan Mac Cairill ; il fixe une vision des vies successives :

Cinq invasions furent en Irlande ⁽¹³⁾ jusqu'à présent
Personne n'y vint avant le déluge

Après le déluge personne n'y vint
Avant trois cent douze ans
Partholon, fils de Sona vint en Irlande
En exil avec 24 Hommes
Avec chacun leur femme

Puis vint Nemed, fils d'Agnoman
Qui prit la terre d'Irlande.
Son père était frère du mien.
Je le voyais du haut des rochers
Mais je ne voulus pas me montrer.

J'avais de grands cheveux, de grands ongles,
J'étais gris, décrépi et nu,
Dans la misère et la souffrance.
Un soir je me suis endormi et je me suis réveillé sous la forme d'un cerf.
Je fus jeune et mon esprit se réjouit
Et je chantais des vers sur l'arrivée de Nemed et je chantais :
Près de moi est arrivé, ô Dagda ! ⁽¹⁴⁾
Le peuple de Nemed fils d'Agnoman
Ce sont de puissants guerriers
Qui pourraient me faire cruelle blessure
Mais sur ma tête il y a deux cornes portant soixante pointes.
J'ai revêtu encore un nouvel aspect,
Un poil rude et gris.
La victoire et ses joies me sont faciles,
Il y a un instant j'étais sans défense.
Quand j'eus pris cette forme animale,
Je devins chef des troupeaux d'Irlande.

⁽¹³⁾ "Irlande" prend ici le sens abstrait de l'univers, la nature créée, etc. ...

⁽¹⁴⁾ Le Jupiter celtique *Dagodēuos*.

De grandes troupes de cerf couraient autour de moi
Quelque chemin que j'allasse.
Telle fut ma vie au temps de Nemed.
Qui avait débarqué en une troupe de neuf personnes,
Mais depuis moururent toutes.
Et je tombais dans la décrépitude
Or j'étais sur le seuil de mon antre,
Le souvenir m'en est resté,
Je Sais que changea l'aspect de mon corps
Et je pris un sanglier.
Alors je fis des vers sur cette merveille :
Aujourd'hui je suis sanglier,
Je suis roi, fort et victorieux.
Siégeant dans l'assemblée du Partholon
Autrefois, mon chant était agréable,
Il plaisait aux jeunes et jolies femmes,
Mon chant était beau et majestueux
Ma voix avait des sons graves et doux,
J'étais rapide dans les combats,
J'avais un visage charmant,
Aujourd'hui je suis un noir sanglier.

.....
Puis j'atteignis encore la vieillesse,
J'avais l'esprit triste et je ne pouvais
Je ne pouvais faire ce que je faisais autrefois
J'habitais de sombres cavernes,
Des rochers perdus, j'étais seul.
Je suis entré dans ma demeure
Me souvenant, me souvenant de mes formes antérieures
Et j'ai jeûné pendant trois jours.
Au bout de trois jours je n'avais plus de force.
Je fus changé en un grand vautour,
En un énorme aigle de la mer.

Mon esprit fut de nouveau joyeux
Je fus capable de tout faire,
Je devins chercheur et actif,
Je parcourus toute l'Irlande
Et je sus tout ce qui s'y passait.
Alors je chantais ces vers :
Vautour aujourd'hui,
J'étais sanglier autrefois
Je vécus d'abord dans la troupe des cochons
Me voici maintenant dans celle des oiseaux.

J'ai gardé cette forme de vautour
Jusqu'à ce que j'allasse en un trou d'arbre
Au bord d'une rivière où je jeûnais neuf jours
Le sommeil m'a alourdi,
J'ai été changé en saumon.
Alors je fus en la rivière
J'y fus bien, j'y fus actif et heureux,
Je savais bien nager.
Et j'échappai longtemps à tous les périls.

Mais un pêcheur me prit et me porta.
A la femme de Cairill, roi de ce pays,
Je m'en souviens très bien.
L'homme me mit sur le gril,
eut envie de moi
me dévora en entier.
Et je fus en son ventre.
Je me souviens du temps où j'étais
Dans le ventre de la femme de Cairill,
Je me souviens aussi qu'après cela

Je commençais à parler comme les hommes.
Je savais tout ce qui fut en Irlande,
Je fus prophète, on me donna un nom
On m'appelle Tuan fils Cairill.

Leabhar Na Huidhre (Cycle de Leinster)

Les chants du Tuan mac Cairill ont un équivalent en breton, qui est le chant des transmigrations de Taliesin ; il retrace un cycle qui comprend les existences sous la forme d'objets et de plantes. Ce sont là des figurations poétiques éminemment symboliques qui illustrent fort bien les assertions des auteurs latins selon lesquels les Gaulois concevaient la vie sociale comme devant se prolonger au-delà de la mort (César, *De bello gallico*, etc. ...). Un texte nous donne la vision de la prolongation de cette vie dans un au-delà, c'est le chant de la messagère de la mort à Connle, fils de Conn roi suprême, mort tué à 18 ans.

Les immortels t'invitent,
Tu vas être un des héros du peuple de Téthra
On t'y verra tous les jours,
Dans les assemblées de tes aïeux, au milieu de ceux
Qui t'aiment, et savent ta beauté.

Echtra Cennlia (Leabhar Na Huidhre)

Au même livre, un autre chant de la messagère de la mort décrit le séjour des morts, *Tir na n'Og*, "la Terre des Jeunes", comme un lieu où les hommes sont sans défauts. L'amour n'est pas défendu.

Par-dessus tout, ces textes irlandais justifient et expliquent la phrase énigmatique de Valère Maxime : **Je traiterais ces gens à braies de sots, s'ils ne professaient l'opinion du grand Pythagore en pallium.** Au delà des croyances populaires plus ou moins naïves, parallèlement à l'idée pythagoricienne – il est d'ailleurs vraisemblable que l'initiation de Pythagore ait été en partie le fait des druides –, la vie était conçue comme un fait unique et universel, débordant les limites des existences particulières et des unités physiques ; dès lors, toutes les hypothèses, toutes les spéculations sont possibles, tant pour les docteurs que pour le populaire.

Au problème du devenir de l'être humain au-delà de la mort physique, les Celtes durent apporter une réponse quelque peu différente de celle des brahmanes.

Le *Livre Noir le Caermarthen* écarte formellement l'idée de fusion absolue avec l'essence première. Il semble que lorsque la personnalité s'est réalisée pleinement, elle ait trouvé en leur système un prolongement dans son œuvre qui est elle-même ; c'est une survie existentielle. Dans cette perspective, l'être stérile inactif ne survit pas ; il est voué aux limbes de l'Annwn dont il ne ressortira que comme matière constitutive de la vie d'une autre personne. Le culte des morts s'inscrit dans cette perspective comme un moyen de survie. L'éternité physique est évidemment fondée sur cette idée que tous les corps chimiques et physiques qui participent à la confection des corps vivants ou inertes, par le jeu des circuits de la nutrition, de la putridité etc. ... ne se perdent jamais : Le cadavre d'un homme se décompose, engraisse les végétaux qui nourriront l'animal que mangera un homme y puisant la force et la substance lui permettant de procréer un autre homme. Il ne faut évidemment pas perdre de vue que le naturalisme universel des Celtes liait l'âme à la matière et donnait même une âme à la matière, puisque Dieu était le matériau même de la création. Mais la spiritualité celtique devait avoir de plus hautes ambitions qu'une éternité physique – éternité des limbes pélagiennes ou du gouffre d'Annwn où stagne l'individu sans personnalité acquise.

La personnalité acquise survit par les œuvres externes, ce qui est la survie dans le patrimoine sociologique proche des idées existentialistes modernes, peut-être cette survie est-elle celle du cercle de Gwenved du *Livre Noir* et des *Triades*. La survie absolue, parfaite, doit être en définitive symbolisée par le cercle d'Abred, qui n'est atteint qu'au terme d'une épopée spirituelle ; c'est le moment où la personne constitue une somme de valeurs éternelles qui rentrent dans l'harmonie universelle. En tout état de cause, la vie au delà de la mort terrestre ne devait être conçue que comme une somme de vitalité spirituelle et d'apport fait au patrimoine collectif, librement édifiés lors de ce que la dévotion moderne nomme "le passage terrestre".

Dans cette perspective, l'idéal ne consisterait-il pas à s'effacer totalement pour se confondre à l'Univers ?

C'est ce que pensent les hindous, et le saint pour eux (*sadhu*) est celui qui réalise un bilan neutre – non par compensation d'un passif de "péchés" et d'un actif de vertus – mais par l'absence totale d'actif et de passifs. L'histoire dynamique n'est dès lors conçue que comme étant un accident fâcheux destiné à faire place à la béatitude première qui n'est en définitive, qu'un éternel et absolu néant.

Je pense que pour les Celtes, l'histoire apparaissait comme une nécessité qui devait enrichir l'humanité. Ils devaient penser que l'univers conserverait un acquis, un épanouissement au terme des temps, et que rien ne se perdrait de ce qui avait été vécu et conquis par l'homme. J'avance ceci à titre d'hypothèse, avec cet argument qu'une telle philosophie de l'histoire me semble plus

conforme au tempérament celtique, qui est positif et actif, contrastant avec le tempérament hindou dont Gandhi déplora les excès de négativité et de passivité. A l'appui de cette thèse, notons que le rédacteur de Caermarthen considérait en particulier le devenir de la nature créée qui au terme des cycles de l'histoire se retrouvait dans l'unité primitive, dans le cercle de Gwynfyd, et ne le confondait pas avec celui de la substance non mise en œuvre, mais cependant identique aux origines et qui a subsisté dans le cercle de Cougant.

Dans les apparences, c'est ici que l'on s'approche du christianisme et du marxisme qui conçoivent l'histoire comme une progression. Mais cette apparence ne se fonde pas à la réalité. Les européens ont toujours conçu le temps comme "se mordant la queue", c'est-à-dire un éternel retour ; le cercle et les "éternels retours" sont chers aux bardes bretons. Toutefois ces idées ne s'excluent pas, le retour peut se concevoir dans l'enrichissement.

Le druidisme fixait-il une destinée à l'homme ?

L'on peut répondre affirmativement à cette question. Nous assistons à une curieuse rencontre avec le marxisme : Au chant d'Amergein, l'homme se voit fixer pour vocation de dompter l'univers par sa science et de soumettre les dieux. Au terme de sa victoire il fera régner sa loi et instaurera le paradis terrestre. Toutefois le marxisme, inspiré du messianisme sémitique, conçoit de façon optimiste le paradis terrestre, les "lendemain qui chantent", comme devant être éternels. Rien ne permet d'établir que les druides aient eu une telle croyance, et leur sceptique relativisme devait bien au contraire les amener à ne concevoir le règne d'Amergein et les œuvres de l'histoire que de manière pessimiste, comme éphémères. Il est intéressant de relire l'invocation poétique que formule Amergein, pour, en quelque sorte, envoûter la nature afin de s'en emparer... – la nature est figurée par le vocable tout mystique en l'occurrence, d'Irlande –... et en écraser les dieux qui subjugués, s'enferment dans le monde souterrain du Sidh, c'est dire le monde chthonien, les tumuli de l'archéologie. De là, le peuple des Danaans qui est la race des Dieux, régira la nature pour le seul bien de l'homme qui en est le roi.

J'invoque la terre d'Irlande
 Mer brillante, brillante
 Montagne fertile, fertile
 Bois vallonné
 Rivière abondante, abondante en eau
 Lacs poissonneux, poissonneux
 Mer poissonneuse
 Terre fertile
 Irruption de poissons
 Pêche là
 Sous vague, oiseau
 Grand poisson
 Trou à crabe
 Irruption de poissons
 mer poissonneuse

Je suis le ventre sur la mer
 Je suis la vague de l'océan
 Je suis le murmure des flots
 Je suis le bœuf aux sept combats
 Je suis le Vautour sur le rocher
 Je suis une larme du soleil
 lac dans la plaine
 Je suis la plus belle des plantes
 Je suis sanglier par la bravoure
 Je suis saumon dans l'eau
 Je suis parole de science
 Je suis la pointe de lance qui livre les batailles
 Je suis le Dieu qui crée sa forme dans la tête de l'homme
 Le feu de la pensée
 Qui est-ce qui jette la clarté dans l'assemblée sur la montagne ?
 Qui annonce les âges de la lune ?
 Qui enseigne l'endroit où se couche le soleil ?

Leabhar na Gabhala (Cycle de Leinster)

L'homme par sa seule intelligence, idée qu'illustrait Pélagé et qui lui fut durement reprochée par ses adversaires, était armé pour dominer l'univers et n'hésitait pas en une ivresse orgueilleuse sublime Je suis le Dieu qui crée ... Non seulement l'homme conquiert l'univers, mais il entend en monopoliser la souveraineté divine à l'exclusion de tout autre Dieu. Par opposition, le christianisme ne prévoit pas de renversement de Dieu en faveur de l'homme, la tyrannie divine y est irrévocable.

Une différenciation aussi brutale avec le christianisme aurait dû, dans les idées modernes, engendrer des oppositions brutales.

En réalité, cela était impensable pour les druides. En effet ils ne pouvaient concevoir qu'une vérité puisse en exclure une autre, donc le christianisme pouvait fort bien être vérité aussi pour eux.

A priori, l'homme non averti s'étonnera de cet accommodement, habitué à considérer que lorsque deux thèses se contredisent, il y a nécessairement quelque part la vérité, et l'erreur de l'autre côté ! Cette réaction est dictée par l'éducation chrétienne ; cette idée est, il faut bien le dire, très dangereuse, car elle engendre l'intolérance et conduit les hommes, par amour du vrai, à exterminer les tenants du faux. Le malheur est que tous les opposants, quels qu'ils soient, sont toujours persuadés d'être les tenants exclusifs de la vérité !

La dialectique marxiste pose le principe que si une thèse s'oppose à une antithèse, la synthèse s'impose naturellement au terme de l'opposition. Cette idée n'est pas absolument nouvelle ; dans cette perspective de la relativité de la vérité, Théocrite, philosophe grec, présocratique, considérant le problème sous un autre angle, affirmait : **Tout ce qui est vrai est faux, tout ce qui est faux est vrai !** De tout temps, dans la sagesse populaire, et nombre d'auteurs s'en firent l'écho, régna cette idée que l'homme sincère détient une parcelle de vérité. Par dessus tout, le celtisme affirmait que l'homme, pure expression de la vérité qui le constitua, réalise une théophanie, exprime le génie divin dans ses expressions de foi. Telle était la proposition essentielle de Jean Scot Érigène au IX^{ème} siècle et c'est ce qui ressort du chant d'Amergein. Il est la source permanente et absolue de la vérité en un tel système. L'homme dans sa sincérité ne peut qu'exprimer le vrai, car il est Dieu ; et Dieu, selon la formule catéchistique chrétienne, qui rejoint l'idée commune à toutes les religions, "ne peut ni se tromper ni nous tromper". Il confère lui-même leur vérité aux religions qui ne sont qu'une projection du culte de lui-même ; nous rejoignons ici la pensée d'Alain. Nous retrouvons le *Livre Noir* :

**Il y a trois unités primitives et de chacune il ne saurait y avoir qu'une seule
Un Dieu, une vérité et un point de liberté
Où se font équilibre toutes les oppositions.**

La vérité apparaît comme un élément constitutif de l'harmonie issue de l'unité première.

Le christianisme, qui avait des vues plus étroites, bénéficia certainement de cet état d'esprit pour s'implanter, mais il n'accorda pas la réciprocité, une fois installé, car nous voyons les évêques faisant bel et bien interdire le druidisme en Irlande en 545. En Gaule, la destruction du druidisme par les Romains avait évidemment ouvert la voie. Cette intolérance appela la réplique, car nous trouvons dans le *Barzaz* breton la prédiction du barde du Goello, Gwenc'hlan, qui appela la malédiction sur tous les chrétiens intolérants.

Les druides étaient-ils plus ou moins religieux que les chrétiens ?

Les anciens Celtes étaient certainement d'une parfaite irrégiosité ; tout au moins l'élite intellectuelle représentative du druidisme ! Amergein foudroie les dieux ! Et il est clair qu'ils pensaient que l'homme qui fonde les religions auxquelles il confère la vérité, ne tarde pas à être la victime des dieux qu'il a lui-même forgés. Son émancipation ne peut se faire que par la science en abaissant dieux et religions, en tel système ; c'est ce que fait Amergein. **Les rites et autres pratiques religieuses étaient le fait de la croyance populaire et de la licence poétique.** Les opérations magiques et les cérémoniales s'inscrivaient tout naturellement dans une perspective de domination des forces de la nature par la puissance de la science de l'homme ; c'était moins de la dévotion qu'un certain utilitarisme. Les gutuâtres, qui étaient les prêtres celtiques, étaient méprisés et avaient une influence réduite, et seuls les druides, qui n'étaient pas des prêtres, mais des philosophes et des maîtres à penser, jouissaient de respect général et de l'autorité sociale.

Paradoxalement, ces peuples athées et purement humanistes étaient extrêmement mystiques et spiritualistes. Vivant dans la conviction de l'existence de Dieu identifié à eux-mêmes, ils ne pouvaient connaître le doute qui assaille le chrétien ; leur vie nous apparaît historiquement comme une longue expérience spirituelle une totale élévation mystique. De nos jours, l'hindouisme nous donne la preuve que la recherche du Soi entraîne à un total amour de Dieu, au moins aussi grand que la recherche de Dieu hors de la nature. D'ailleurs, la spiritualité chrétienne par saint Bernard et la grande sainte Thérèse d'Avila, use de moyens qui ne sont pas très éloignés de ceux des gourous tibétains.

Quels sont les états de béatitude pour le fidèle du druidisme ?

La question est insoluble hors d'un examen opéré sur la pratique même ; or cette pratique est disparue de longtemps.

Au premier chef, l'on peut penser que la contemplation de la beauté devait être un état de béatitude, parce qu'expression de la divinité de la nature. Ensuite, devaient survenir les abstractions progressives des états de nécessité et d'inharmonie, selon des

méthodes certainement proches du Portique, ainsi que l'indique la comparaison faite par les contemporains, du stoïcisme et du système Morgan-Pélage. Toutefois, en un système qui oriente les impulsions de l'homme sans les refouler en aucune manière, certains modes d'élévation à l'état de béatitude, ne devaient pas se différencier notablement de l'épicurisme. En définitive, la béatitude absolue devait être pour les anciens Celtes, un état d'harmonie parfaite et totale avec la nature tout entière.

Socrate, qui a marqué la rupture de l'hellénisme avec l'euro péanisme originel, devait avoir conservé une tradition bien établie dans ses propos sur la beauté. La recherche de la beauté apparaît comme une justification universelle, s'identifiant à la vérité et à l'harmonie ; l'harmonie est beauté et elle est vérité, etc. ...

Le druidisme a-t-il une signification dans le monde moderne ?

L'objectivité s'interdit de répondre à cette question sous un angle religieux, car c'est là question de conscience. Sur ce plan philosophique l'on peut répondre "oui", sans hésiter. Les grandes idées celtiques ont droit de citer dans la science politique moderne, de par les techniques argentréennes, notamment, qui fondent le droit international, arrivant à primer les conceptions romanistes et germaniques.

Le problème de la liberté, ressuscité par Pélage, n'a jamais cessé d'être controversé depuis. Il se pose avec plus d'acuité que jamais à l'époque des déterminismes modernes. En outre, le druidisme propose une explication rationnelle de l'univers considéré comme un continuum de nature unique par delà, les dimensions relatives du temps et de l'espace, excluant les mystères insolubles pour l'homme, les oppositions du naturel à un surnaturel supposé ; pour le druidisme préfigurant au modernisme, il n'existe qu'une seule et unique nature où tout s'ordonne logiquement. Il contient en germe les données essentielles de toutes les écoles et traditions de la pensée occidentale : Il est l'un des grands monuments du génie humain. En outre, les filiations, les prolongements du druidisme, sont plus nombreux et plus actuels qu'il ne semblerait :

Un grand rameau de la Franc-Maçonnerie universelle se prévaut de l'Écossisme. Cette pétition représente plus qu'une marque originelle héritée des Stuarts, les dynastes écossais dont l'arbre généalogique prend racine à Dol-de-Bretagne. Elle a été condamnée par l'Église en raison de son humanisme absolu et de sa volonté totale de liberté. Ces termes dans l'Écossisme, évoquent le premier scotisme, le système de Jean Scot Érigène, le panthéiste condamné pour apostasie. La Maçonnerie se veut également héritière de la Chevalerie initiatique et de l'Alchimie. Or, la Chevalerie initiatique, c'est tout d'abord le Roman breton, et l'Alchimie n'a trouvé sa systémation métaphysique que dans le *Barddas*, ou *Livre de Taliesin*, le prêtre de l'intelligence.

Le catholicisme a, lui aussi, maintenu une filiation de pensée celtique : L'ordre mendiant des Franciscains s'est rendu célèbre dans l'Église par sa fidélité au deuxième scotisme du "Docteur subtil", le Bienheureux Dun Scot, l'illustrateur de la primauté de la volonté sur l'intelligence.

Les peuples bretons ont conservé vie, sous un dehors académique et artistique, à un rameau du druidisme : Les *Gorseddoù des Druides, Bardes et Ovates*. L'histoire et la signification de cet ordre sont controversées et difficilement interprétables. Sa filiation au druidisme a été soutenue par trois universitaires du XIX^{ème} siècle, "les trois Edward", Edward Williams et Edward Davies notamment, qui soutinrent que la corporation en principe purement littéraire des Bardes du Pays de Galles avait conservé les secrets du druidisme. Ils faisaient reposer leur argumentation, sur une vraisemblance et d'autre part, sur deux œuvres systématiques : *L'Histoire de Taliesin* du XVII^{ème} siècle dont l'authenticité du contenu fut très contestée, et les collections de textes de Llgwelin-Sion, de Llangewidd, barde du XVI^{ème} siècle, dont l'existence est indiscutable. Cette soutenance fit scandale dans les universités catholiques et protestantes, dont les maîtres s'appliquèrent à démontrer la fantaisie anti-scientifique. Cette bagarre est contemporaine des batailles de l'*Ossian* écossais et du *Barzaz* breton. Il est impossible de se prononcer absolument sur la réalité de la découverte en milieu populaire de textes de l'*Ossian* de MacPherson, qui ont pu être démarqués des livres sacrés de l'ancienne Irlande et il en va de même, partiellement, du *Barzaz Breiz*.

Toutefois, au-delà des débats doctoraux, une réalité s'impose, c'est que des hommes se sont passionnés pour le druidisme, lui donnant le meilleur d'eux-mêmes, et constituant, en tout état de cause, une filiation morale et intellectuelle que ne saurait réfuter l'anthropologie. Le témoignage le plus émouvant nous est donné par ce pauvre ouvrier gallois de la fin du XVIII^{ème} siècle, nommé Jones, qui se jura de restituer au peuple sa propre civilisation, en éditant les textes du *Barddas*. C'était là une entreprise gigantesque, bien au dessus des moyens du malheureux. Pendant trente années il colporta et fit mille travaux pénibles, le jour, pour faire éditer le contenu des trésors littéraires qu'il recopiait la nuit. C'est en 1802 que la somme en fut complète : Elle porte le nom de son promoteur, qui porte le nom bardique de *Hyvêr*, c'est le *Hyverion archeology of Wales*.

C'est cette filiation d'une humanité incontestable qui fut transmise à La Villemarqué, au Gorsedd d'Aberystwyth, puis lors de l'instauration définitive du Gorsedd de Petite Bretagne (qui subsiste actuellement de manière florissante et dont le siège est à Nantes).



Conclusion

Le dernier barde païen de la Bretagne continentale, ultime témoin, proféra ces paroles avant d'expirer, les yeux crevés par un crime chrétien :

L'avenir entendra parler de Gwenc'hlan.
Un jour les Bretons élèveront leur voix sur le Méné-Bré
Et ils diront en regardant cette montagne :
Ici habita Gwenc'hlan, et ils admireront les générations
Qui ne sont plus et les temps dont je sus sonder la profondeur.

Mon propos n'aura été que de réaliser cette prophétie.

Nous admirons le druidisme avec ferveur, sans sonder la profondeur des temps. Nous pouvons réaliser maintenant une bonne approche de ce grand fait de la Civilisation – famille spirituelle exterminée, cachée, masquée, à l'instar du Monde cathare – Il ne m'appartient pas de donner une définition absolue du druidisme, car il serait présomptueux d'en vouloir en donner une dans l'état de nos acquisitions incomplètes. C'était essentiellement une religion qui se voulait rationnelle et qui excluait le mystère au sens chrétien.

Par certains aspects, l'on serait tenté d'y voir un personnalisme et un humanisme absolu. Bien que ne partant pas des mêmes propositions, le druidisme préfigurait le personnalisme de Mounier, qu'il devançait. Humanisme absolu, en ce sens que le druidisme a donné à l'homme sa plus haute mesure, réalisant une religion de l'Humanité qui préfigure celle d'Auguste Comte, dont la pensée n'est rien moins que très celtique par certains aspects.

Il n'est cependant pas aventureux de voir dans le druidisme une volonté positive d'amour de la nature et d'y retrouver Dieu. Prêtres de l'intelligence, selon le vocable de Taliesin, les druides, dans leur rationalisme avant la lettre, tel Gandhi récemment, vécurent dans la contemplation de Dieu.

Morceau d'Architecture prononcé par le F. : Gérard Toublanc,
Barde Λ Ollouindos de la Gorsedd de Bretagne,
au sein de la R. : L. : *L'Avenir* n° 612 Or. : de Paris,
le mercredi 5 Février 5 964 E. : L. :

PRINCIPAUX OUVRAGES DE RÉFÉRENCE :

D'Arbois de Jubainville, *Cours d'histoire et littérature celtiques*.
Chevallier, *Histoire de l'Église*.
Dotin, *Manuel d'antiquité celtique – La Religion des Celtes*.
Dumézil, *Jupiter-Mars-Quirinus* et ouvrages suivants de la série.
Dom Gougaud, *Les chrétiens celtiques*.
Hubert, *Les Celtes*
F. Le Roux, *Les Druides*
Loth, *Les Mabinogion*
Marx, *Le cycle Arthurien et le Graal – Les littératures celtiques*.





ialon

CLAIRIERE



kað-nemeton



REVUE D'ÉTUDES DRUIDIQUES
DE LA KREDENN GELTIEK HOLLVEDEL

Samonios 3 882 m: t:

Numéro 34
Aðrima XXXIII

IALON

KAD-NEMETON

SOMMAIRE

APPRENDRE - COMPRENDRE - TRANSMETTRE

- p. 3 Vœux du Poellgor
- p. 4 Éditorial,
par Ulatocantos.
- p. 5 Sagesses aryennes, Les Eaux primordiales,
par Talorganos.
- p. 16 La Religion des Celtes, le Druidisme,
par Gérard Toublanc, Barde III O(touindos).
- p. 28 Beli, Belios & Salicios,
par Gobannogenos.
- p. 29 Textes des vieux Celtes, glanés et dépoussiérés,
Senocastus Tectas Lugouos (parties II, III & IIII)
par Boutios.
- p. 36 Calendrier 3 882 M:T.,
- p. 38 Les degrés et les grades du druidisme contemporain,
d'après la Kredenn Geltiek
- p. 39 Scēta Segobrani,
par X3, traduit par Catuboduos & Manos.
- p. 44 Notes de lecture,
recueillies par Carnutos
- p. 47 À travers les Clairières du monde.
- p. 48 Conditions de vente des Éditions IALON.
- p. 49 GobannoMaros Albēos ("le Grand Forgeron de l'Univers")



REVUE D'ÉTUDES DRUIDIQUES

Organe de la Kredenn Geltiek Hollvedel ("Cordiance celtique mondiale") et message de la Comardiia Druuidiacta Aremorica Uecorectus ("Confraternité Druidique d'Armorique de la Loi Sacrée").

La Kredenn Geltiek et sa revue ont été créées toutes deux par Lugumarcos (Raffig Tullou) en 1936.

Directeur de la publication :

A. Le Goff.

Comité de rédaction :

Alain Le Goff, Morvan Le Rouzic,
Alan Pennec, Erwan Merour.

Maquette :

Erwan Merour.

Impression :

Imprimerie spéciale K:G:H:.

Correspondance, abonnement et vente au numéro :

IALON, c/o A. Le Goff, Bothuan,
29 450 Commana, Bretagne.
Courriel : alangow@wibox.fr

ATTENTION !

Désormais, le nom de notre site
Internet est :

www.druidisme.org

Tous droits de reproduction, même partielle, par quelque procédé que ce soit, des textes et des illustrations, réservés pour tous pays.

Les articles paraissant dans la Revue d'Études druidiques IALON expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celle de la Confraternité ou de la Rédaction.

Les manuscrits non réclamés par leur rédacteur ne sont pas renvoyés.

